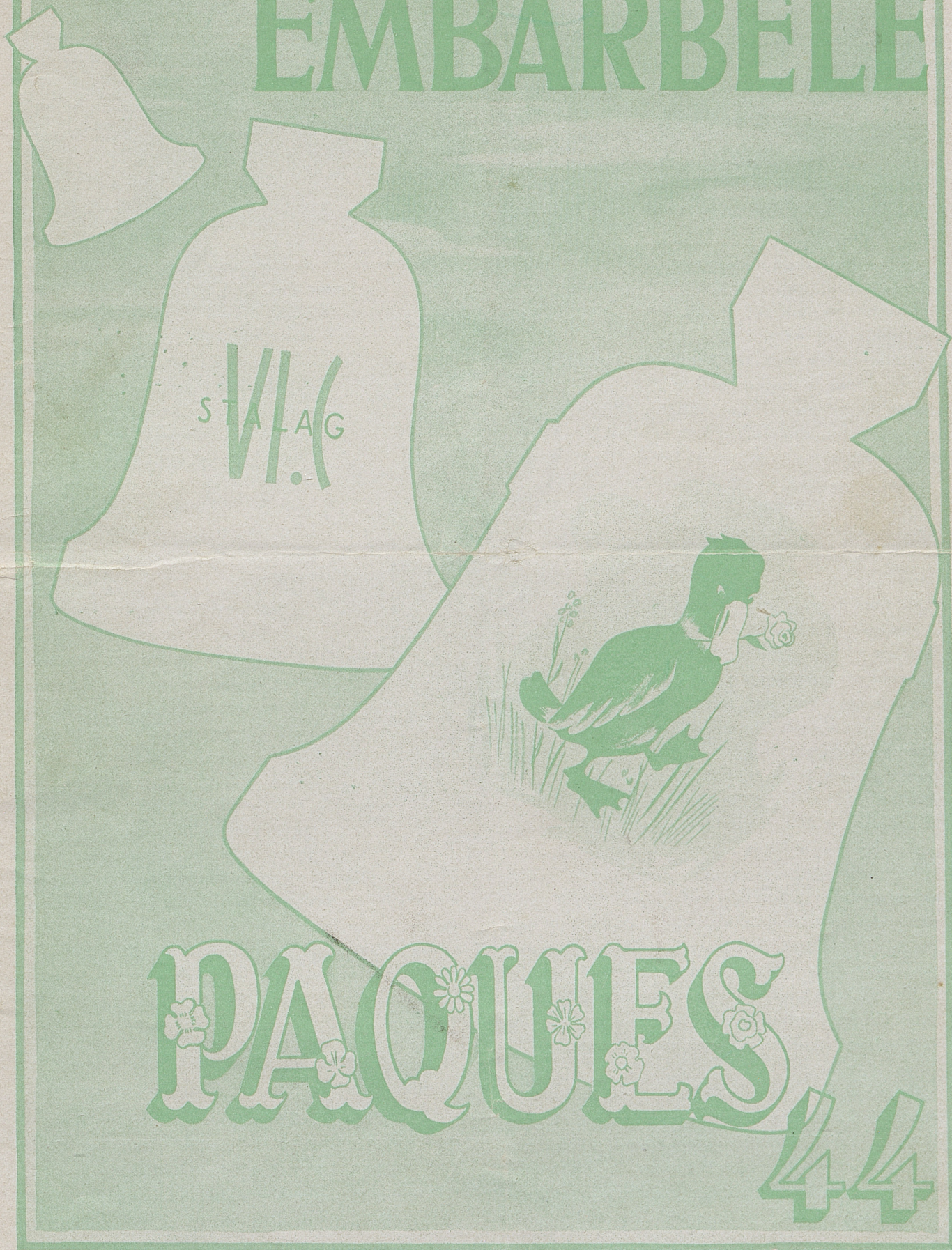


BBIG

LE CANARD EMBARBELE



PAQUES 44

4°-P 2207

PATRIE



omme à le prononcer, ce mot, on se sent pénétré d'une émotion bien douce. Nous avons bien pu parfois en parler avec légèreté, nous voudrions aujourd'hui en parler à genoux.

La Patrie! Nous l'avons toujours aimée.

Seulement, nous ne savions par la voir et nous ne savions pas l'aimer. Il est beau « ce pays de vallonnements et de toisonnements et de moutonnements sans fin, tous également veloutés, tous également doux : le plus beau pays d'avant le jugement, ce monument unique au monde : la France ».

Tout cela, nous le savions, nous le disions, car tout le monde le disait, mais nous avons fini par ne plus le sentir vraiment, réellement, par ne plus nous en rendre bien compte. Nous avons trop l'habitude du beau, trop l'habitude de la France. L'étranger admirait la France. Nous, nous en étions venus insensiblement à penser qu'il n'était pas possible que Dieu n'ait fait qu'une seule France, que partout c'était la France, comme la France. Et alors, ce mot Patrie nous avait paru comme un jouet d'enfant, clinquant et ridicule, comme une vanité d'enfant.

Et puis, on nous avait dit que la Patrie était un mot dont les filous se servaient pour masquer des intérêts, des égoïsmes, des convoitises, des ambitions, dont on se servait pour tromper les pauvres gens et les envoyer à la guerre; que les pauvres gens croyaient faire la guerre pour la Patrie et qu'ils ne la faisaient jamais que pour les gros sous de quelques-uns. Et alors, nous en avions voulu presque à la Patrie.

Il y avait aussi, chez certains, et ce n'étaient pas les plus mauvais, une pensée plus vaste, plus généreuse : qu'il serait beau peut-être qu'il n'y eût plus de Patrie et que, par delà les frontières, les idiomes, les institutions, les coutumes, les hommes s'unissent et s'aiment.

Au fond, je crois que nous avons un peu peur de la Patrie, parce que nous avons peur de la guerre, que nous ne voulions pas la guerre, que nous ne comprenions pas la guerre.

La guerre est venue quand même, et maintenant, nous sentons dans notre âme et dans notre chair ce que c'est que la Patrie. Nous avons vu d'autres pays qui avaient leur caractère aussi, mais ce n'était pas la France; des hommes avec leurs qualités et leurs défauts, leurs coutumes, leur art, mais qui n'étaient pas comme nous, comme ceux de France. Et

2

nous nous sommes sentis soudain tout malheureux et seuls; et nous avons senti que nous avions tout perdu, parce que nous avions perdu la France.

On fait peut-être des guerres avec ce mot Patrie. Je n'en sais rien. Ce que je sais, maintenant, c'est qu'on ne peut pas vivre sans elle, c'est qu'elle est notre femme et notre mère et nos petits et nos morts, tout ce que l'on aime, tout ce qui fait que la vie vaut d'être vécue, les fleurs et les parfums et le ciel et la terre et le soleil de Dieu.

Et je pense au vers fameux que j'ai ôonné tant de fois sans comprendre :

« Le mois de mai sans la France, ce n'est pas le mois de mai ! »

Maintenant que nous ne l'avons plus, nous nous accrochons à la France, farouchement, désespérément; nous voulons mieux la connaître, nous ne savons que faire pour lui montrer que nous l'aimons, et nous l'aimons comme on aime une femme. Nous faisons des expositions des Provinces françaises, nous parlons en conférences de la Pensée française, de la Gaité française, et nous avons envie de pleurer doucement devant ces trois couleurs : bleu, blanc, rouge, ces trois couleurs qui ne nous avaient jamais paru si éclatantes ni si glorieuses.

Nous garderons la France. Nous dirons aux autres ce que c'est que la France, qu'il ne faut pas jouer avec elle, qu'il faut lui donner tout, son travail, son cœur et son âme. Nous leur dirons qu'il faut tout sacrifier à la France, parce que tout vaut mieux que de perdre la France. Sans doute, le rêve d'une communauté plus grande, la plus grande possible, jusqu'à la communauté de tous les hommes, peut rester un idéal.

Sans doute, d'autres nations existent qui méritent leur part d'admiration ou de respect. Elles ne sont pas la France. La meilleure, pour nous, n'est pas la France. Et puis, elles pensent à elles et non pas à la France. Qui s'en étonnerait? N'est-ce pas naturel? Nous, il nous faut penser français. La France, c'est à nous, c'est nous. Nous garderons la France.

Par delà les barbelés immuables, Pâques a reverdi la pauvre lande pelée comme pour dire à tous, même aux plus misérables, les mots mystérieux de la résurrection. Et je pense à la joie des yeux qui s'ouvrent de nouveau à la vie, aux aimés de chez nous, à la France. Je pense que ce serait tellement beau si tout ce que nous avons souffert pouvait servir un jour à refaire la France.

LE CANARD.



obsession! OU L'HISTOIRE VRAIE D'UN POÈME MANQUÉ

*Pâques, fête des cloches, de joie, de pardon
Où la voix de l'espoir est celle du « bourdon ».*

Le voilà bien le mot malheureux ! Juste ce qu'il ne fallait pas dire. Un tantinet de bon sens, et vous planteriez tout là. Vous n'auriez qu'à dire au metteur en page (L. C.) de remplacer la place laissée libre par un dessin humoristique, la gare de Compiègne par exemple. Seulement voilà ! chacun ici est convaincu qu'il ne peut y avoir un numéro du « Canard » potable sans son propre article. Chacun veut voir ses initiales au bas d'une colonne, et, puisque je suis comme les autres, je me suis obstiné :

Par la Vie et l'Espoir, les « cloches » sont sonnées !

Celui-là, je l'ai biffé tout de suite ; vous le saviez depuis longtemps. Mais tout de même, toujours cette obsession... Et le moyen d'en sortir ? J'ai bien un début épatant, cadencé, musical et qui promet une envolée splendide :

Les cloches, côte à côte, en longs souffles d'airain...

Mais il vous serait si facile d'en faire :

*Les « cloches » qu'ont les côtes en long souffrent
des reins...*

Ce qui n'aurait rien de poétique, bien sûr, et qui n'arrangerait pas les choses. Avouez qu'il y a de quoi désespérer.

C'est alors qu'il faut brusquer les choses, s'isoler farouchement dans la baraque où 120 types fument, gueulent, cuisinent et grouillent alentour et, marchant dans l'allée centrale du poil de Lopez aux coins à Galbrun, parler tout haut et tout seul en gesticulant, chose courante qui ne frappe plus personne à Bathorn. De cette façon, lettre par lettre, mot par mot, en moins d'une heure, comme ça, tout d'un coup, me vint l'idée suivante que vous ne pourrez trouver que géniale :

Les « cloches » en détresse se tournaient vers Rome.

« Pas de politique ! » s'écria alors le directeur de la chorale (L. C.) qui écoutait aux portes. Il avait raison et je n'en avais plus ! Je me sentais (et il y avait bien de quoi) très fatigué. Heureusement l'appel sonna par l'intermédiaire du clairon (du latin cornicen, d'où vient probablement cornichon). J'en profitai pour récupérer, non des boîtes d'aluminium, comme vous pourriez imaginer, mais moralement,

INTELLECTUELLEMENT.

Le sujet était mal pris, abordé du mauvais côté. Il n'y avait qu'à tout refaire et rebâtir quelque chose de naïf, d'enfantin, une « image de gosse » (L. C.) où le carillon serait représenté par une sorte d'harmonie imitative et reviendrait comme un refrain :

*Sonnez, cloches d'airain au clair matin de Pâques
Digue, dingue et digue et dong !*

Pressez notre retour, car nous sommes tous braques !

Gond est dingue et dingue est Gond.

Hélas, il était là ! Après sept secondes (vitesse du son 340 mètres seconde) le dernier écho de mon verset atteignit son oreille droite. Gond, c'est une justice à lui rendre, ne sortit pas des siens. Il se borna à me regarder de très haut et à me jeter avec mépris :

— Quel drôle de numéro !

Ceci, messieurs, s'adressait à moi et non au « Canard embarbelé ». Ce fut le coup de grâce ; j'ai tout abandonné, et c'est pourquoi vous ne verrez pas mes initiales, comme tant d'autres, au bas d'une vulgaire colonne de journal.

Pouvais-je vous faire meilleure surprise ?

M. M.

Vous pondre quelque chose sur Pâques qui nous sorte une bonne fois de cette atmosphère « gefang », vous pondre quelque chose de neuf sur Pâques, que je l'aurai voulu !

Mais, voyez-vous, je suis comme vous ! je suis obsédé par notre vie et je ne puis rien dire qui ne paraisse s'y rattacher, s'y reporter, s'y replonger comme à plaisir. Le moindre mot, la moindre phrase perd toute valeur primitive et en acquiert une nouvelle, celle précisément que l'on ne voulait pas qu'elle eût.

Il était pourtant fort bien commencé, ce « poème » sur Pâques. J'avais d'abord trouvé la fin (c'est un procédé excellent que je vous recommande), et, après plusieurs heures d'efforts, un titre m'était venu spontanément :

Les cloches de Pâques.

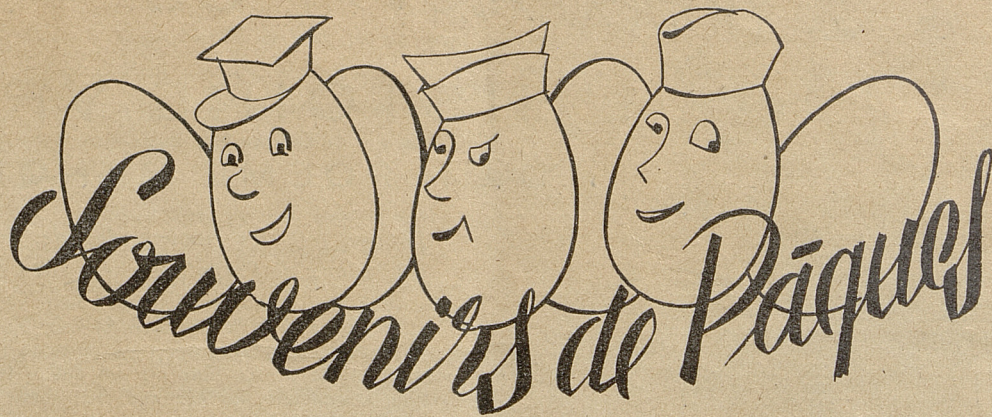
Il n'a l'air de rien ce titre, il paraît anodin, tout simple et au surplus d'un commun à faire pâlir le recteur (L. C.) lui-même. Et pourtant, si, comme hélas je l'ai fait, vous attribuez au mot cloche le sens bien spécial dont les Parisiens se servent volontiers pour désigner les pauvres hères (dont nous sommes de splendides échantillons), vous voyez tout de suite la saveur nouvelle que prend ce, simple début. Et dès lors vous aurez beau faire, essayer tour à tour les « cloches de Pâques » ou les « Pâques des cloches », je n'ai pas besoin de vous préciser quelles éternelles silhouettes se présenteront à vos esprits.

Quel dommage vraiment ! L'idée était si belle ! Songez donc : vous faire une « poésie » toute luisante de soleil, fleurant bon la violette nouvelle ! Chanter le renouveau et ses vertes prairies piquetées de pâquerettes, puis éclaircir ce fouillis romantique d'un bruit lointain de cloches et des claires réminiscences de nos puériles légendes pascales. Et le tout en alexandrins bien rythmés et, par cela même, donner pour titre :

Pâques cadencées !

Hélas, cet intempestif rappel de la vie militaire fut votre sonnet par terre. D'autant plus que certains esprits malavisés et obsédés (eux aussi !) par la recherche du sens caché toujours possible, pourraient fort bien traduire par : Pas qu'à danser !, et y voir une allusion aussi maladroite qu'inopportune à quelques dévoués camarades.

Mais si, malgré toutes les difficultés qui semblent vous guetter à chaque ligne et à chaque mot, si, obéissant et fidèle au rédacteur en chef (L. C.), vous vous obstinez à vouloir pondre pour Pâques (autrement dit à faire l'œuf) quelque chose de nouveau, les catastrophes se précipitent et c'en devient hallucinant. Jugez plutôt :



Souvenirs de Pâques

L'appel se prolonge, et comme l'indiscipline est la force principale du prisonnier, les files se désagrègent, de petits groupes se forment qui discutent en fumant la cigarette interdite.

Le directeur du « Canard » s'est approché du cercle de notre conversation : « Alors ! cet article ! je l'attends. » C'est à moi qu'il s'adresse : je n'ai pas la conscience tranquille, mais je prends un air étonné. Il insiste : « Je n'attends plus que ton article sur les coutumes de Pâques... les œufs, les cloches, etc. »

Je n'ai pas encore écrit une ligne.

— Des souvenirs de Pâques ? me dit un copain, c'est pourtant simple. Raconte comment nous allions à la recherche des œufs lorsque nous étions gosses. Je me rappelle : le samedi-saint nous attendions les cloches qui revenaient de Rome. Dès qu'elles se mettaient en branle, ma sœur, mon frère et moi nous nous précipitions dans le jardin pour attraper les œufs qu'elles laissaient tomber. Des cris de joie retentissaient. Les œufs ! Il y en avait partout : dans les allées, au bout des branches, sous les fleurs, dans les massifs, sous les bordures de buis, dans les trous du vieux mur, dans les recoins les plus inattendus.

— Chez nous, en Savoie, nous allions les chercher dans les nids de poule. C'était d'ailleurs le seul jour où nous avions le droit d'entrer dans le poulailler.

— C'est le dimanche de Quasimodo que nous faisons cette recherche des œufs, chez nous dans l'Aveyron. C'était le dimanche de « Pâquettes ». Je me rappelle que les jours qui précédaient, ma mère faisait cuire les œufs dans des eaux colorantes ; avec des feuilles d'ortie, elle obtenait du jaune ; avec du café, du brun ; elle employait aussi du bleu de lessive et du carmin. »

Les souvenirs défilent, s'accrochent les uns les autres. J'ai surnoisement sorti un papier de ma poche et je note.

— Nous allions rendre visite aux oncles et tantes, cousins et cousines et nous revenions les bras chargés d'œufs et de sucreries.

— Dans ma commune, c'étaient les enfants de chœur qui faisaient la quête des œufs. Nous visitions toutes les maisons du bourg. Une fois entrés, nous chantions devant toute la famille réunie qui nous offrait œufs, bonbons, argent. L'un de nous qui portait le bénitier aspergeait l'assistance d'eau bénite et pour remercier nous reprenions nos chants avant de partir. »

J'écris, j'écris toujours. Mais notre camarade serbe Jarko et Rudi, son ami polonais, s'approchent de notre groupe. Superbe occasion : « Hé ! Jarko. Nous évoquons nos souvenirs de Pâques alors que nous étions gosses. Tu es bien quelque chose à nous dire ? »

— Certainement. Je me souviens : quand j'étais enfant, je restais à la maison alors que, le matin de Pâques, mes parents étaient partis à l'office matinal. Il faisait encore nuit. Lorsque la procession passait sous nos fenêtres, je me levais pour voir le cortège éclairé par les grands feux des tiges de maïs qui s'allumaient sur le parcours. Au retour des parents, je feignais de dormir. Ma mère venait poser un œuf de Pâques sur mon oreiller. Je faisais semblant de me réveiller pour le saisir. Nous échangeions nos vœux de Joyeuses Pâques. Il fallait tout de suite aller présenter nos vœux à nos parents qui habitaient le village. Je revenais les poches pleines d'œufs, de sucreries, de cadeaux. Des violonistes tziganes venaient sous nos fenêtres nous offrir une aubade. Mais il me fallait au plus vite m'habiller pour l'office solennel. Ma sœur me mettait mon plus beau costume : Pâques, chez nous, est avant tout la fête des enfants. Une année, parce que j'étais le premier de la classe, je fus désigné avec deux autres camarades pour réciter à l'église suivant la coutume, les « actes » des apôtres. Ce fut pour moi une grosse émotion. L'après-midi, pendant que ma sœur allait danser, je rejoignais les camarades, les poches bourrées d'œufs, et nous les cassions pour voir ceux qui seraient les plus résistants. Je gagnais toujours à ce jeu, car j'avais un œuf en bois teint de la même couleur que les autres. »

— Et toi, Rudi ? Tu ne dis rien. Aurais-tu oublié ton enfance ?

— Evidemment non. Dans mon village de Pologne, on fête Pâques d'une manière encore plus solennelle que Noël. Le samedi-saint, après l'office du matin, derrière l'église, le prêtre mettait le feu à des tiges de rosiers que l'on retirait aussitôt après. Ma mère en rapportait une qu'elle tressait en couronne pour la poser au mur. L'après-midi, de l'église partait une procession qui traversait le village ; sur tout le parcours retentissaient coups de fusils et coups de pistolets. J'allumais moi-même force pétards et autres pièces d'artifice. Le dimanche, à la pointe du jour, nous nous souhaitions bonnes Pâques, en partageant un œuf. Pour le grand repas de midi, la table avait été dressée depuis deux jours, le moindre plat était minutieusement orné ; notre curé était venu, la veille, la bénir suivant la coutume. Le lundi, c'était

le « Dyngus ». On se levait de bonne heure pour se laver à grande eau. Tout retardataire était impitoyablement arrosé dans son lit. Il y avait même des batailles rangées entre jeunes filles et jeunes gens armés de seaux d'eau... »

Moi j'écrivais toujours...

« Quest-ce que tu gribouilles sur ton papier ? » me demande mon voisin.

« Je note vos souvenirs, mes chers amis, et vous remercie : mon article est fait. »

M. G.

NOTRE CONCOURS DE DESSINS HUMORISTIQUES

Devant le succès du concours d'affiches et de slogans organisé par l'O.F.A., le « Canard embarbé » a décidé d'organiser dans un tout autre genre et afin de rendre notre journal de plus en plus attrayant, un concours de dessins humoristiques, avec ou sans légende, doté lui aussi de nombreux prix en cigarettes. Les meilleurs dessins seront en outre insérés au « Canard ». Date limite d'envoi : 30 mai.

Au travail donc dès aujourd'hui et envoyez votre dessin au « Canard embarbé » par l'intermédiaire de l'homme de confiance.



LA BALADE DES PEDAGOS ou un Certificat d'études mouvementé

« Hé bien, puisqu'on ne peut pas les faire venir ici, on ira leur faire passer le certificat à domicile. » Andriot, pressenti, a bien tiqué un peu (Andriot, c'est l'homme de confiance principal) : « Prosper me donne des inquiétudes, nous dit-il. A force de réparations, il ne tient plus que par des soudures et des fils de fer. Enfin, puisque vous y tenez ! » Parbleu, si nous y tenons !

Réunion, re-réunion, lettres, téléphone. Clarenc, ci-devant prof, sera président de session; quant à Ecalte, Millou, Jabot, Delbecq, Guilloteaux, Hot, Bourlet, « instituteurs publics », ils seront présidents de commissions, vice-présidents, membres (car il y aura deux commissions : une à Alten-Melle, K° 4456, l'autre à Osnabrück, K° 3292). Et le 12 février au matin, l'Université embarque. Couvertures, provisions. « On ne sait jamais... »

Huit heures ! « Cocher devant, laquais derrière... » Temps splendide. Prosper est tout guilleret, la commission est en joie (Prosper, j'ai oublié de vous le dire, c'est notre camion de la Croix-Rouge). Au passage, on rafle au 2113 le candidat unique de ce Kommando. Il reste à en prendre deux à Ankum.

Onze heures ! On est à Rheine. Prosper, depuis un instant, tousse et crachotte, ralentit et finalement s'arrête. C'était trop beau ! Petitjean s'active, change le filtre, vide la chaudière, fourrage dans les tubulures. La commission bat la semelle. Le soleil a disparu et l'air est sec. Midi ! Rien ! Le froid augmente. Les rires se font nerveux. Une heure ! Enfin on repart... pour s'arrêter 1 km plus loin. Et ce sera ainsi deux fois, trois fois, dix fois. Petitjean, noir comme un démon, sacre et fume. La commission, utilisant le temps comme elle peut, casse la croûte, va et vient, se trémousse. Les yeux sont humides et les nez violacés. Il n'est plus question de passer par Ankum. Et par saccades, on continue. Enfin, vers cinq heures et demie, voilà le 3292 à Osnabrück. Là, hélas, pas question de s'arrêter : Befehl ist Befehl ! Seuls, les membres de la commission qui reste là peuvent entrer. « Quel dommage ! nous crie le Père Chauvet de derrière les barbelés, nous qui avons organisé une petite fête dont nous comptons vous régaler. » Tant pis. Le devoir avant tout.

Petitjean est perplexe. Où est au juste la route de Melle ? « Laissez-moi faire », dit Millou d'un ton assuré ; et il prend place à côté du chauffeur. Evidemment l'on prend tout juste l'opposé de la bonne direction, et nous voilà rôdant à travers la campagne d'Osnabrück. La nuit tombe. Prosper, de plus en plus asthmatique, ralentit de façon alarmante : 25 à l'heure — 15 à l'heure — 10 à l'heure. Anxieux, nous demandons à chaque carrefour : Melle ? réponses : à gauche — à droite — tout droit — 5 km — 15 km — 35 km ! C'est à devenir fou ! Et nous tournons. 6 heures — 7 heures — 8 heures. Prosper fait du 4. Ça y est, il va falloir coucher dehors, et cette nuit s'annonce d'un froid ! Petitjean sacre et fourrage de plus belle. La commission, tassée, le manteau aux yeux, ne dit plus mot. Pourtant voilà la bonne route. Prosper est à bout, il va l'amble. Arrivera-t-on ? Le froid pique aux oreilles. Enfin, dans un dernier spasme, notre monture nous hisse jusqu'à Alten-Melle. Il était temps. La perspective d'un gîte et d'un couvert regaillardit un peu la commission abruti par 12 heures de camion, affamée, gelée, sale.

« Tiens, c'est vous ? nous ne vous attendions plus ! Voyons, avez-vous besoin de quelque chose ? » — Heu !... non ! Mais où sont donc les candidats ? Et leur maître ? Ah ! le voici à une table de poker : « Une minute, vieux, le temps de finir ma partie. » Il ne reste plus qu'à déballer nouilles et boîtes et à trouver un coin de poêle et un coin de table. 11 heures. Tout est consommé ! (c'est le cas de le dire). Au lit ! il est temps ! A côté de moi, Millou juché à 2 m. 50 de haut sur une paille au dos d'âne excessif a préféré coucher par terre. C'est plus sûr !

Dimanche : le grand jour ! Dès 8 heures, nos dix candidats sont en place, vénérables candidats dont plusieurs sont pères de famille, dont un porte la Croix de Guerre. Et jus-

qu'à midi, les épreuves se succèdent, le plus sérieusement du monde. La commission, tassée dans le minuscule oratoire de l'abbé Legay, en aura jusqu'à 2 h. ½ pour terminer ses corrections. 8 reçus sur 10. Proclamation des résultats. Félicitations.

Et la journée se terminera, car ces contacts avec les Kommandos sont précieux pour tous, par un exposé familial mais énergique de Millou sur l'Œuvre Française d'Assistance et sur les groupements provinciaux. Clarenc, enfin, donnera la conférence qu'il a déjà faite à Bathorn au début de l'année : « Tu seras de la classe ». Une chanson de Millou pour conclure, et voilà.

Le lendemain, de bon matin, départ. Bathorn est loin, et Prosper, bien que nettoyé et dûment secoué, ne paraît pas très sûr. Au revoir !

Et voilà Osnabrück. A la porte du 3292, Ecalte nous attend, radieux : « 6 reçus sur 7, mon cher. Et un accueil ! Ah ! les braves types ! Jamais nous n'oublierons cela. » Il en pleurerait presque d'attendrissement. Trêve de discours. Juste le temps de remercier une dernière fois l'homme de confiance M. Bancillon, affable et souriant, et en route.

Hélas, l'aller avait demandé 12 heures, le retour en demanda 13. Ce n'est qu'à 9 h. ½, après un détour par Bersenbrück, où il fallait déposer un chargement de la Croix-Rouge, et à Salzbergen, pour remettre notre candidat ambulante à ses hôtes d'occasion, que l'équipe arriva à Bathorn, abruti de cahots et de froid, noire de poussière, fourbue, vannée, mais contente... tout de même. 14 reçus sur 17 candidats et 540 RM. pour l'O.F.A., ce n'est pas mal !

Et maintenant, toute blague à part, félicitations à Hébrard, qui, courageusement, a préparé tout seul ses 10 candidats au 4456, à Miallon et à ses collègues au 3292, à Fournier, qui a travaillé tout seul au 2113, aux 17 camarades qui ont su consacrer leurs loisirs à quelque chose d'utile. Nous savons, par expérience, quels sacrifices cela représente.

Et une fois encore nous répétons : « A qui le tour ? » L.C.



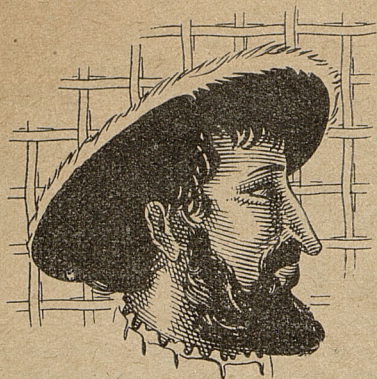
Le
Saviez-
vous ?

... que le record des recettes sportives pour la France est de 2.196.860 francs avec le match de boxe Thierry-Faméchon disputé à Paris.

... que le coureur cycliste stéphanois Benoit-Faure veut battre le record de longévité sportive... à 40 ans et un peu plus, il vient de redemander une licence à la Fédération Cycliste.

... que René Murlon a été 14 fois international, a égalé le record de France de Gauthier en 1911 en 11 secondes. A égalé le record de France d'André Murlon en 1924 en 10 s. 4/5 à l'âge de 31 ans. A couru en compétition depuis 1912 jusqu'en 1932. Champion de France pour la dernière fois en 1930. Directeur de l'équipe de France en 1937, directeur de l'Athlétisme National en 1939 il est depuis passé Président de la Commission Technique de la Fédération Française d'Athlétisme... un bel exemple à méditer.

F. F.



Un Roi prisonnier :

"François I"

Ayant refoulé les armées de l'Empereur Charles-Quint qui s'étaient avancées jusqu'en Avignon, François I^{er}, emporté par la témérité de la jeunesse, arriva en Italie devant Pavie. Là, le 24 février 1525, pour avoir dédaigné le rôle de l'artillerie et cru à la supériorité décisive de la cavalerie, il perdit une bataille et sa propre liberté.

Ayant distancé l'infanterie qui ne pourra percer jusqu'à lui, le roi combat à pied jusqu'à perdre souffle sous son heaume. La Trémoille, François de Lorraine, La Palice sont tombés, le Maréchal de Montmorency est capturé. Epuisé, François retire son gantelet et le tend à l'ennemi. On lui dégage la tête, il a le visage ensanglanté. Le roi fastueux du Camp du Drap d'Or, le vainqueur de Marignan enfourche un petit cheval et une escorte l'emmène au château de Pizzighettone où il fait pénitence et carême.

Il a trente ans. Il est prisonnier. Depuis qu'il a quitté Amboise où il chassait, le roi peut méditer les retournements du destin. Où est le temps où il écrivait ces vers légers :

Où êtes-vous allez, mes belles amourettes ?

Changeriez-vous de lieu tous les jours ?

Il avait appris en route, à Bourges, la mort de sa femme, « la bonne dame Claude, perle des dames et der miroir de bonté ». Le duc de Bourbon, connétable de France, comptant qu'une rébellion de la noblesse lui permettrait de rentrer en maître dans Paris, était passé à l'ennemi dont il commandait les troupes.

A Paris, il circule des pamphlets, les Parlements de province récriminent, mais tout cela n'est encore que superficiel. Louise de Savoie, la mère du roi, veille à la conservation du bien royal. D'ailleurs, Charles-Quint hésite à démembrer l'un des plus grands royaumes de la chrétienté ; les armées ottomanes de Soliman sont à Belgrade, dans le flanc de l'Europe, et l'empereur songe à une croisade.

François ne paraît pas trop soucieux. Il joue aux billes en quadrette avec son ami d'enfance Florange, « le jeune aventureux », contre le duc de Bourbon, le félon, et le seigneur d'Egmont. Toutefois, pour faire pièce à l'adversaire, il entre en relations avec Soliman qui lui répond courtoisement « qu'il n'est pas surprenant que des empereurs soient défaits et deviennent prisonniers. Prenez donc courage, ajoutez-t-il, et ne vous laissez pas abattre ». Et aussi pourquoi s'inquiéter ? Charles-Quint lui promet « bonne prison ». Cela en préambule d'une liste de restitutions qu'il devra ratifier « avant qu'il soit deslvré ».

Pourtant, dans la liste, quelque chose accroche : la renonciation à la Bourgogne dont François ne veut entendre parler.

Réalise-t-il alors sa situation, sans autre issue que de consentir aux exigences de l'empereur ? Il songe à l'évasion. On va le conduire en Espagne. On va le conduire en Espagne. On va le conduire en Espagne. Il fait alerter secrètement les galères françaises en Méditerranée, puis se ravise, mettant encore un espoir dans la magnanimité du vainqueur. A Barcelone, en Castille, la foule se presse, non pour voir passer un prisonnier, mais pour approcher le Roi Très Chrétien qui guérit les écrouelles. Il effleure des cous malades. Il loge dans de belles prisons ceintes de citronniers et d'orangers. Il est gardé par des lions et des griffons de pierre.

Hélas, le voyage aboutit à Tolède, où, dans une grosse tour de l'Alcazar, de la fenêtre grillée de sa chambre étroite, François se brûle les yeux à regarder la plaine du Manzanarès littéralement pompé par le soleil. La fièvre l'accable, il entre dans le coma. Charles-Quint arrive, serre l'agonisant dans ses bras, l'appelle « mon bon frère et mon véritable ami ». Il embrasse aussi la duchesse d'Alençon, accourue de France. Mais lorsque François, dont on attendait la mort, se rétablit, Charles-Quint reprend son véritable visage d'insensibilité et d'indifférence polie.

Rien n'était changé dans le régime du prisonnier. Le guet venait la nuit « regarder dedans le lit du roy à l'heure qu'il dormoit pour veoir s'il y estoit ».

François songe alors sérieusement à l'évasion. Un nègre lui apporte ses repas. Avec de la suie sur le visage, on peut passer dans l'ombre de la nuit pour un nègre. Mais le valet du roi qui a un petit ressentiment personnel à venger, dénonce le projet, et François ne revit plus le nègre.

Le moral du captif faiblira-t-il ? Voici quelques vers de sa main :

*Coeur résolu, d'autre chose n'a cure
Que de l'honneur.*

Le corps vaincu, le coeur reste vainqueur.

Il songe à jouer le jeu jusqu'au bout. Afin de n'être plus qu'un otage sans valeur, il envoie en France son abdication provisoire. Mais sa mère juge que pour sauver un duché le royaume est en danger d'être perdu. Et « que le roy pour longueur de prison se pourroit ennuyer de sorte que tomberoit en quelque grosse maladie ». Et aussi, elle a hâte de revoir son fils.

On est en janvier 1526. Des foyers de guerre religieuse s'allument en France. François consent au dur traité ; il cède la Bourgogne, remet ses enfants en gage, accepte d'épouser la sœur de Charles-Quint.

Il est au lit, à nouveau terrassé par la fièvre, lorsque sont célébrées ses fiançailles par procuration. Bientôt il commence à sortir en litière, étroitement surveillé, puis l'empereur vient le prendre et le conduire à Eléonore, sa future femme.

L'entrevue, commencée avec étiquette, s'achève par un baiser galant. A mesure qu'il approche de la France, François reprend goût à la vie. Il chasse le cerf en chemin.

Le 17 mars, sur la Bidassoa, la barque de François croise celle de ses enfants. Mais s'il a remis des otages qui lui étaient chers, il en emmène un avec lui qui ne lui déplait point : la sœur de l'empereur.

Il dîne de poisson à Saint-Jean-de-Luz, car on entre en carême. Sa captivité a duré une année. D'un carême à l'autre.

En ce jour de Pâques 1944, nous souhaitons que le lecteur ne voie pas dans ce court récit que la simple curiosité ou le pittoresque d'une aventure personnelle, mais qu'il y discerne un de ces graves accidents périodiques survenus chaque fois que se dissociait l'unité organique de la nation française. Puisse-t-il réfléchir à cette Pâques de l'an 1526 où un jeune Français rentrait d'exil avec de lourds devoirs.

J. C.

IN MEMORIAM

FRANÇAIS :

Christin Aimé, 10.881 VI/B, K° 4, décédé le 24 décembre 1943.

Manville Jean, 5.736 VI/B, K° 176, décédé le 15 janvier 1944.

Choleau Joseph, 12.558 VI/C, K° 3297, décédé le 24 janvier 1944.

Serrier René, 85.455 XVII/A, Bathorn, décédé le 13 février 1944.

Gilbert Louis, 345 Off. VI/A, K° 176, décédé le 23 février 1944, des suites d'un bombardement.

Pioton Jean, 8.626 VI/B, K° 105, décédé le 24 février 1944, des suites d'un bombardement.

BELGES :

Vanbercie François, 38.675 II/C, hôpital Lingén, décédé le 27 décembre 1943.

Denis Julien, 6.148 VI/B, K° 230, décédé le 13 janvier 1944, des suites d'un bombardement.



ORIGINE ET DISTRIBUTION DES ANNÉES BISSEXTILES

L'année bissextile 1944 rend cette question d'actualité. Pour en faciliter l'étude, définissons au préalable l'année tropique.

Sur l'orbite que la terre décrit autour du soleil, il existe un point remarquable où se produit l'équinoxe du printemps, début

du printemps astronomique. Les astronomes appellent ce point le point gamma (lettre grecque γ) ou encore point vernal (du latin ver = printemps). L'année tropique est la durée qui s'écoule entre deux passages consécutifs de la terre au point vernal. Sa valeur est 365 jours, 2422...

Or il est clair que si notre calendrier veut atteindre un but éminemment pratique, — indication des travaux agricoles par exemple ou maintenance des traditions : décembre toujours en hiver —, son amplitude doit être rigoureusement égale à la période de renouvellement des saisons. Autrement dit : l'année civile doit être égale à l'année tropique. Mais l'année civile doit évidemment comporter un nombre entier de jours (on n'a pas idée d'un premier de l'an à 8 h. 47).

Examinons les solutions proposées. En l'an 46 avant J.-C. Jules César opéra la réforme, dite Julienne, du calendrier : trois années communes de 365 jours suivies d'une année de 366 jours (le jour supplémentaire étant le sextilis bis). Valeur moyenne de l'année : 365 jours 25 (l'astronome romain ignorait la valeur précise de l'année tropique) trop longue de : 365 jours 25 — 365 jours 2422 = 0 jour 0078. Et les erreurs vont s'accumuler. En 1582, l'équinoxe de

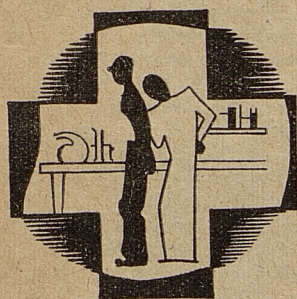
printemps qui ne cesse d'arriver chaque année de plus en plus tôt dans l'année Julienne, se produit le 11 mars au lieu du 21 mars.

C'est alors que le pape Grégoire XIII opère la réforme dite grégorienne. Tout d'abord, ramener l'équinoxe au 21 mars. Il suffisait de supprimer 10 jours dans l'année. C'est ainsi que le 4 octobre 1582 fut suivi du 15 octobre. Vous pouvez lire dans les chroniques anciennes : Sainte Thérèse (d'Avila), morte le 4 octobre 1582, fut enterrée le lendemain 15 octobre. Ensuite, afin d'éviter le renouvellement de ces erreurs, il fallait diminuer l'année civile, en diminuant le nombre des années bissextiles. Nous avons vu plus haut que l'excès annuel de l'année civile moyenne est 0 jour 0078, soit 78 jours en 10.000 ans. Il faut supprimer 78 jours en 10.000 ans, soit 78 années bissextiles.

La solution suivante fut adoptée. Les années séculaires (terminées par deux zéros) qui étaient bissextiles dans le calendrier Julien, ne le sont plus, à l'exception de celles dont le numéro du siècle (les deux premiers chiffres) est multiple de 4. Exemple : 1600 bissextile, 1700 non bissextile. Le problème est-il résolu ? Considérons 20 années séculaires consécutives : 2100, 2200, 2300... 4000. Seules cinq sont bissextiles : 2400, 2800, 3200, 3600, 4000. Les 15 autres sont communes. Nous avons ainsi, en 2.000 ans, retranché 15 jours, et, en 5 fois 2.000 ans, soit 10.000 ans, la réforme grégorienne aura retranché 75 jours. Encore un excès de 78 — 75 = 3 jours. En l'an de grâce 1582 + 10.000 = 11.582 un réformateur de calendrier aura trois jours à supprimer (si nous admettons la constance de l'année tropique).

Note. — Les Russes n'ont pas adopté le calendrier grégorien. Le retard de 10 jours de 1582 s'est augmenté de 1 jour en 1700 + 1 jour en 1800 + 1 jour en 1900, soit 13 jours actuellement.

Le philosophe du coffre à avoine. (K^o 3602)



LE MOT DU TOUBIB

LA SYPHILIS

On ne sait si la syphilis était connue dans l'antiquité. Il est certain qu'une épidémie terrible ravagea l'Europe vers la fin du quinzième siècle, coïncidant avec la découverte du Nouveau Monde. Le mal français, le mal de Naples sévit d'abord dans l'armée de Charles VIII au cours de la campagne d'Italie, et dans toutes les armées où servaient les Espagnols. Les troupes, en rentrant dans leur pays, dispersèrent dans toute l'Europe une épidémie si violente, si grave et si soudaine, que le mal fut considéré comme une punition divine infligée aux hommes en raison de leurs péchés de luxure. La thérapeutique consista d'abord à célébrer une messe en l'honneur de saint Job « pour estre gary de la vérolle par son intercession ». Les médecins, bien loin de traiter les malades, « ne voulaient pas les voir tant ce mal leur faisait horreur ».

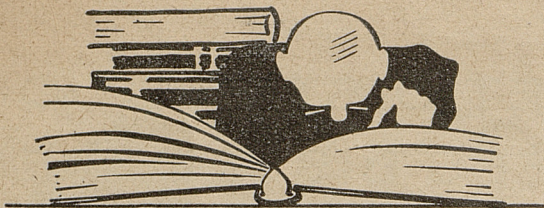
Il fallut attendre 1905 pour que Schaudinn découvrit l'agent de la maladie : c'est le tréponème pâle, être minuscule en forme de fin ressort à boudin. Il se transmet surtout pendant les rapports sexuels, mais il peut se communiquer

par les baisers, par l'allaitement, en donnant des soins aux syphilitiques, par les objets de toilette, les ustensiles de cuisine, les W.C., les instruments de coiffeur, etc.

La première manifestation après la contamination, qu'un seul tréponème suffit à produire, est un chancre : légère écorchure circulaire apparaissant après un intervalle de deux à cinq semaines. Il siège en général sur la verge ; chez la femme, il est souvent profondément caché. On peut le trouver sur les lèvres, la langue, les doigts, suivant le mode de contagion. Non traité, il dure de quatre à douze semaines, puis semble guéri. En réalité, les tréponèmes se sont multipliés dans tout l'organisme. Alors se produisent des accidents cutanés. Enfin, vingt ou trente ans plus tard, le syphilitique non soigné pourra devenir fou, paralytique, aveugle, mourir d'une maladie de cœur, d'une rupture de l'aorte, etc. Dans le même temps, il aura contaminé sa femme et ses enfants, car cette maladie est héréditaire. La syphilis est la cause la plus fréquente des fausses couches et des avortements spontanés. Les enfants parvenus à terme seront le plus souvent anormaux et mèneront une existence compromise, définitivement tarée.

La syphilis est un fléau social : on admet qu'elle atteint de 5 à 20 % de la population. Dans les dix ans qui ont suivi la guerre de 14-18, elle a tué plus de gens que la guerre. Rien n'est aussi dangereux qu'une syphilis inconnue ou négligée. Dans son intérêt, le malade doit se faire soigner. Bien traitée, la syphilis est guérissable. Pourtant le traitement durera des années et devra être poursuivi avec persévérance, et le syphilitique devra se soumettre à un contrôle médical sévère. Il a le devoir social de se soigner sous peine de fonder une famille vouée aux pires catastrophes. (Suite page 8)

Docteur L.



...Votre femme a droit à l'assistance médicale gratuite si elle bénéficie déjà de l'allocation familiale.

...Vous pouvez, même prisonnier, faire breveter une invention en faisant remettre les pièces et la demande aux Services Diplomatiques des Prisonniers de Guerre qui feront la demande et le dépôt du brevet, le tout gratuitement.

...Les procurations que vous faites, étant prisonnier, cessent d'avoir effet à votre retour.

SAVEZ-VOUS QUE ...

...Vous pouvez être poursuivi en France après votre retour pour des actes punissables commis en captivité (par exemple : vol, coups et blessures graves) commises au détriment de vos camarades.

...Il est interdit sous peine d'amende de 500 à 5.000 fr. de faire une offre de logement assortie à une clause d'absence d'enfants chez le locataire.

...L'usurpation du titre de Français est punie d'une amende de 200 à 100.000 francs, et d'un emprisonnement de 6 mois à 2 ans.

LE SERVICE D'INFORMATION.



LE COURRIER DU CONSEILLER JURIDIQUE

LES CONVENTIONS DE GENEVE

DU 27 JUILLET 1929

Titre III : De la captivité

Ce titre important est divisé en 62 articles répartis en 5 sections dont certaines sont divisées en chapitres.

La première section concerne l'évacuation des Prisonniers de Guerre après la capture. Cette évacuation doit se faire le plus rapidement possible pour amener les Prisonniers hors de la zone de feu. Les étapes à pied ne doivent pas dépasser 20 km par jour, sauf nécessité absolue provenant de l'éloignement des dépôts de vivres.

Le nom des prisonniers capturés devra être transmis dans le plus bref délai par la puissance détentrice et ceux-ci devront être mis en mesure de correspondre avec leur famille.

La deuxième section, une des plus importantes de la Convention, traite de notre internement et de ses modalités. L'article 9 qui commence cette section manque de clarté et prête à équivoque. A le lire, on distingue trois modes d'internement :

L'internement normal qui a lieu dans une ville fortifiée ou localité quelconque avec obligation pour le Prisonnier de Guerre de ne point s'en éloigner au delà d'une certaine limite. Ce mode d'internement suppose donc une liberté relative des prisonniers de guerre comparable à celle dont ils jouissent dans les Kommandos où sont appliquées les mesures d'allègement.

Le texte dit ensuite : « Les prisonniers peuvent également être internés dans un camp clôturé », mais la phrase suivante peut faire naître des difficultés d'interprétation : « Les Prisonniers de Guerre ne pourront être enfermés ou consignés que par mesure indispensable de sûreté ou d'hygiène et seulement pendant la durée des circonstances qui nécessitent cette mesure. »

Les alinéas suivants n'appellent aucune remarque spéciale. Les prisonniers capturés dans des régions dont le climat est pernicieux pour eux seront transférés aussitôt que possible sous un climat plus favorable ; c'est vraisemblablement par application de ce principe que nos indigènes coloniaux sont détenus dans les Front-Stalags situés en France méridionale.

Dans la mesure du possible, le pays détenteur doit éviter de réunir dans un même camp des prisonniers de race ou de nationalité différentes.

Enfin, en application des directives édictées plus haut, les prisonniers de guerre ne doivent pas être exposés au feu de la zone de combat.

Le chapitre 1 s'occupe de l'installation des camps. Il édicte des prescriptions générales d'hygiène et donne pour norme l'aménagement matériel et le couchage en usage pour les troupes au dépôt de la puissance détentrice.

Le chapitre 2 traite de la nourriture des P.G. qui « sera égale en quantité et en qualité à celle des troupes de dépôt ». En outre, il doit leur être fourni les moyens de se préparer eux-mêmes des suppléments avec leurs vivres personnels. Ils doivent avoir de l'eau potable en suffisance. Les mesures disciplinaires portant sur la nourriture sont interdites.

L'habillement des P.G., son entretien et son renouvellement sont à la charge de la puissance détentrice. Il leur sera fourni si c'est nécessaire des habits de travail.

Chaque camp de prisonniers sera muni d'une cantine où les détenus pourront se procurer au prix courant des denrées alimentaires et des objets courants. Il est évident que, lorsque les denrées alimentaires sont contingentées comme c'est presque toujours le cas dans un pays en guerre, la première de ces dispositions ne peut trouver son application. Cependant à l'Oflag VI/A où j'étais, on nous a vendu des conserves de poisson qui, à cette époque, n'étaient pas rationnées. Les bénéficiaires de ces cantines doivent être exclusivement utilisés au profit des P.G.

P. P.

(à suivre.)

1.- voir le Canard embarbelé No 52

Touring-Club de France

«Le tourisme de demain vu des camps de prisonniers» c'est le sujet que vous pourrez traiter et qui fera l'objet d'un concours de nombreux prix. Sur notre demande, il vous sera envoyé tous les renseignements nécessaires pour y participer. Date limite 15 mai. Vous pouvez également adhérer au T.C.F. où y faire adhérer un membre de votre famille aux conditions exceptionnelles de 1,70 RM membre titulaire, 35,00 RM membre à vie. Les sociétaires P.G. étant exonérés de tous versements, cette cotisation sera appliquée à l'année qui suivra celle de la libération. Adressez vos demandes à l'homme de confiance.

Raymond Guaz délégué du T.C.F. pour le VI/C.

Comptabilité publique

Camarades comptables et agents des services du Trésor, il existe au camp un correspondant avec la Comptabilité Générale (comptabilité publique).

Adressez-vous à : M.d.L.-Chef Sauron André, No 12.605 VI/B, Stalag VI/C, Bathorn (sous couvert de l'homme de confiance du camp).

La Syphilis

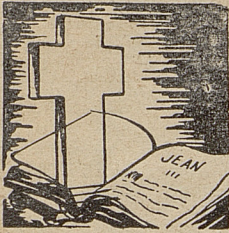
(suite de la page 7)

Pour terminer, voici un exemple cité par le professeur Jeanselme : Un soldat, au cours d'une permission, contamine sa jeune femme. Celle-ci allaite son enfant et lui donne la syphilis. La grand-mère, qui porte souvent la tétine du biberon à sa bouche pour s'assurer que le lait n'est pas trop chaud est atteinte à son tour. Une sœur de la première victime confie souvent son jeune enfant au soin de sa tante et de sa grand-mère ; il ne tarde pas à prendre la syphilis et la transmet à sa mère qui l'allaita. Enfin, une autre sœur des deux mères, la tante des deux enfants, âgée de 14 ans, qui goûte les aliments qu'elle donne à la cuillère à ses neveux, présente bientôt les caractères de la syphilis.

A bon entendre salut.

Docteur L.

LA VIE RELIGIEUSE



LE BILLET DE L'AUMONIER PROTESTANT

LA VICTOIRE DECISIVE

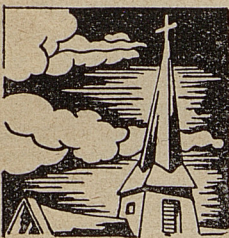
Elle termine, enfin, une lutte gigantesque qui se perpétuait à travers les siècles. Sans l'intervention d'une puissance surhumaine, les hostilités eussent été éternelles. Le dernier combat a été tragique; on a même cru que le vaincu réel allait être victorieux, mais trois jours après, la situation fut retournée et la victoire définitive appartint de façon éclatante à celui qui semblait irrémédiablement perdu. Le suprême vainqueur a abattu son adversaire en détruisant son arme la plus efficace employée en ultime ressort, réservée au titre de représailles et qui le rendait jusqu'alors invaincu, mais non pas invincible. Œuvre de la justice immanente, cette victoire procure une paix éternelle et ineffable. La clause en est l'affranchissement et la vie de quiconque y croit.

Est-il utile de vous donner la clef de ce préambule? Vous avez, je le pense, compris l'allusion. Les deux belligérants étaient le Créateur, maître des âmes, et le prince des ténèbres, maître des passions. L'enjeu était la vie de l'homme. Sans l'irruption de Jésus, le Messie, Fils de Dieu, l'homme aurait été irrévocablement perdu. La mort du Christ était l'arme secrète; la crucifixion est la victoire apparente de Satan; la Résurrection du Fils de l'homme, la défaite finale de l'ennemi et la victoire décisive de Dieu. A l'homme il est dit: «Crois cela et tu vivras» car «Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils Unique afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.»

Ceci ne doit pas nous laisser indifférents. Puisqu'il était pour l'homme question de vie ou de mort, nous sommes, vous comme moi, les premiers intéressés à cette affaire. Livrés aux passions, à l'incrédulité, aux convoitises, oubliant l'Eternel ou le niant, nous étions, et aussi longtemps que nous nous y complaisions, nous sommes les serviteurs du prince des démons qui nous destinait ou nous conduisit purement et simplement à la mort à perpétuité. Servant un maître, en l'occurrence l'ennemi de Dieu, nous ne pouvions servir l'Autre, Celui à qui le Christ ne fit qu'obéir. Cette désobéissance méritait un châtement. Instrument et objet de la justice divine, Jésus est venu nous réconcilier avec son père, nous délivrer du joug de notre asservissement au péché et nous donner les prémices de notre résurrection par la sienne. C'est pourquoi le message de la Passion et de Pâques se résume ainsi: «Christ, crucifié à cause des hommes, c'est-à-dire à cause de nous, est mort pour eux, c'est-à-dire pour nous, afin qu'ils (vous et moi) soient ressuscités en Lui et avec Lui.»

S'il en est qui mettent en doute l'efficacité du sacrifice du Christ, qu'ils se souviennent du combat précurseur de la victoire; qu'ils regardent la Croix face à face. A côté de la sainteté et de l'amour incommensurable de Jésus, que sont leur honnêteté et leur altruisme? Bien insuffisants. A côté du sacrifice du Christ que sont leurs efforts pour acquérir le salut? Inopérants. Que sont leurs oeuvres pour obtenir justice? Infructueuses. Croire, par la seule foi, à la justification, voilà ce que demande à ces imparfaits quoi qu'ils fussent, Celui qui, bien que parfait, mourut comme un maudit. Que ces contempteurs réfléchissent à ce que le Christ a fait pour eux et qu'ils se décident à faire quelque chose pour lui.

Votre Pasteur.



LA PAROISSE CATHOLIQUE

REVIVRE

Le prophète Ezéchiel avait vu en songe un champ couvert d'ossements. Et Dieu lui dit: «Crois-tu que ces morts puissent revivre?» A la voix de Dieu, il y eut sur le champ de mort un vaste frémissement. Les os s'emboîtèrent et se recouvrirent d'articulations, de muscles et de nerfs.

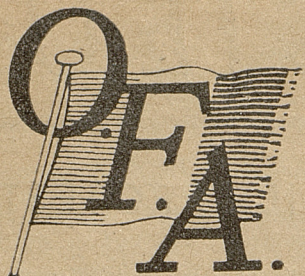
On pense naturellement à ce tableau d'Ezéchiel au temps de Pâques, fête de la Résurrection. Le monde chrétien, de ci de là, peut ressembler au champ de la mort. Car les âmes s'éteignent et meurent en se séparant de Dieu. Elles ont besoin de résurrection. Comment en sont-elles venues à offrir le spectacle de la mort? Pour les chrétiens en captivité c'est souvent l'effet du morne ennui qui pèse sur eux.

L'épreuve est longue, ils finissent par se décourager et par douter. Car l'épreuve ne trempe pas toutes les âmes. Elle en pulvérise aussi. Le Christ expliquant la parabole du semeur parle de ce grain qui se perd, faute de terre profonde, image de l'homme qui, au temps de l'épreuve, s'étiole au lieu de grandir et meurt spirituellement.

Combien ne réfléchissent pas que la gloire de la résurrection a été préparée par les humiliations et les souffrances de la Passion, et qu'avant l'aube de Pâques, il y eut les ténèbres du Vendredi Saint! L'épreuve qu'ils n'ont pas comprise et qu'ils n'ont pas acceptée a été pour eux la pierre d'achoppement et ils n'ont pas entendu leur Maître dire aux disciples d'Emmaüs: «Ne fallait-il pas que le Christ souffrit et qu'il entrât ainsi dans la gloire?»

Ces morts ont besoin de revivre. D'autres chrétiens n'ont besoin que de persévérer dans la vie. Ils ont tenu. Puissent-ils être les flambeaux auxquels les autres âmes s'allumeront! Et puisse-t-il s'en trouver dans chaque kommando de notre stalag.

L'aumônier.



CLASSEMENT DES KOMMANDOS

au 1^{er} mars 1944

(Versement moyen par tête du 1^{er} janvier au 1^{er} mars 1944)

Classement	Kdos	Points	Classement	Kdos	Points
1	3653	2,99	41	7	0,88
2	3292	2,96	ex-aequo	1116	0,88
3	4456	2,91	43	108	0,86
4	2522 b	2,82	44	310	0,83
5	3464 a	2,66	45	1489	0,82
6	3298	2,41	46	133	0,80
7	3296	2,40	47	4315	0,78
8	2476	2,33	48	114	0,75
9	4318	2,25	49	2014	0,74
10	4617	2,24	50	23	0,70
11	4635	2,08	51	1621	0,69
12	2113	2,04	ex-aequo	3297	0,69
13	3462	2,02	53	3419	0,68
14	2008	1,73	ex-aequo	4288	0,68
15	209	1,69	55	102	0,65
16	1511	1,61	56	4285	0,62
ex-aequo	3632	1,61	ex-aequo	4616	0,62
18	308	1,55	58	2162	0,60
19	38	1,50	59	18	0,59
20	2011	1,48	60	22	0,57
21	134	1,41	ex-aequo	52	0,57
22	3652	1,39	ex-aequo	55	0,57
23	1356	1,34	63	126	0,56
24	2322	1,28	64	3642	0,53
ex-aequo	3293	1,28	65	317	0,52
26	2351	1,22	ex-aequo	3333	0,52
27	112	1,17	ex-aequo	3481	0,52
28	3659	1,15	68	304	0,50
29	49	1,13	69	118	0,46
30	125	1,12	70	136	0,44
31	105	1,06	71	9	0,34
ex-aequo	212	1,06	ex-aequo	2140	0,34
33	24	1,05	73	239	0,33
34	103	1,04	74	3485	0,32
35	3302	1,00	75	46	0,28
36	2175	0,99	ex-aequo	201	0,28
37	240	0,98	77	216	0,22
38	306	0,97	78	223	0,20
39	42	0,95	79	256	0,14
40	4077	0,92			

Réunions du Comité

Le 9 février. — Le comité dispose de 3.702,75 RM. Il accorde :

1	secours de	80,00 RM.
27	»	» 70,00 RM.
18	»	» 60,00 RM.
16	»	» 40,00 RM.

Total des sommes attribuées: 3.690 RM. ou 73.800 francs.

Reliquat : 12,75 RM.

Le 8 mars. — En caisse : 5.689,10 RM. Une somme de 576 RM. provient d'une collecte effectuée au K° 176 en faveur des familles de deux camarades décédés. Le comité de l'O.F.A. décide d'envoyer 300,000 RM. à chacune des familles.

Un mandat de 100 RM. sera adressé à la mère de notre camarade Serrier, décédé à Nordhorn le 13 février.

Par ailleurs, il est accordé :

20	secours de	80,00 RM.
22	»	» 65,00 RM.
39	»	» 50,00 RM.

Somme totale attribuée : 5.680 RM ou 113.600 francs.

Reliquat : 9,10 RM.

Ainsi, en deux mois, 146 familles ont été secourues. De nombreux camarades semblent avoir entendu l'appel qui leur fut adressé par circulaire. Le Comité est heureux de pouvoir les féliciter. Il espère que cet effort ne sera pas éphémère.

Communications

Tableau d'honneur : Fournier Lucien du K° 2113, lauréat du C.E.P. à la session du 13 février tenue à Osnabrück : un don de 20,00 RM. à l'occasion de son succès.

Rouyer Henri, du camp de Fullen : un don personnel de 50,00 RM.

K° 176 : a donné 576 RM. pour les familles de deux camarades décédés.

Pour MM. les Hommes de Confiance de Kommando. — Tout récemment, un homme de confiance de Kommando disait : « Mes camarades sont peu favorables à l'O.F.A. qui a accordé un secours à la famille de l'un de nous, X..., qui, lui, ne se prive guère ; il dépense le plus clair de son salaire à la cantine où il se bourre de bière. Il n'est pas étonnant que l'on réponde mal à mes appels... »

Il n'est pas normal, en effet, que des collectes soient faites pour des familles de camarades ne fournissant pas eux-mêmes un réel effort. L'O.F.A. ne se propose nullement de libérer certains P.G. de leurs devoirs de père, de fils ou d'époux. Les H. d. C. de K° sont priés de nous signaler tous les abus qu'ils seraient à même de constater afin que le Comité puisse prendre ses décisions en conséquence.

Lettres de France :

— La Maison du Prisonnier de R... nous communique : « En réponse à votre lettre du 17 juillet 1943, j'ai l'honneur de vous faire connaître que Mme C... vit avec ses parents âgés et sans fortune. Elle a à sa charge trois enfants âgés de 10, 8 et 4 ans. Elle est malade (probablement tuberculeuse) et vit uniquement des allocations... »

— La Maison du Prisonnier de S... nous communique : « La famille de notre camarade B... est très éprouvée depuis deux ans. Sa jeune femme avec ses deux enfants âgés de 4 et 6 ans était retournée chez ses parents à la mobilisation. Le grand-père, simple journalier, n'avait que sa petite journée pour faire vivre toute la famille. La grand-mère est morte il y a un an. Actuellement, la jeune femme est en traitement à l'hôpital depuis six semaines, après avoir subi une grave opération. Le grand-père souffre d'un phlegmon... C'est vraiment la misère... »

Qu'en penses-tu, camarade qui refuses ton obole à l'O.F.A. ?

Les différents camps et les hôpitaux du Stalag ne sont pas compris dans ce classement, les effectifs y étant sujets à de fortes variations. Pourtant, là aussi un effort a été fait, considérable parfois, même dans les hôpitaux où les malades ne gagnent rien. Ainsi, au cours des deux premiers mois de l'année 1944 :

L'hôpital de Thuine a fourni	40,00 RM.
Les hôpitaux de Lingen	92,45 RM.
Le Camp de Gr. Hesepe	45,00 RM.
Le Camp d'Oberlangen	23,50 RM.
Le Camp de Bathorn	2.411,91 RM.

NOTA. — En janvier, l'Oflag nous a fait parvenir 700 RM. Au 1^{er} mars, un second mandat nous est annoncé, mais n'est pas encore arrivé.

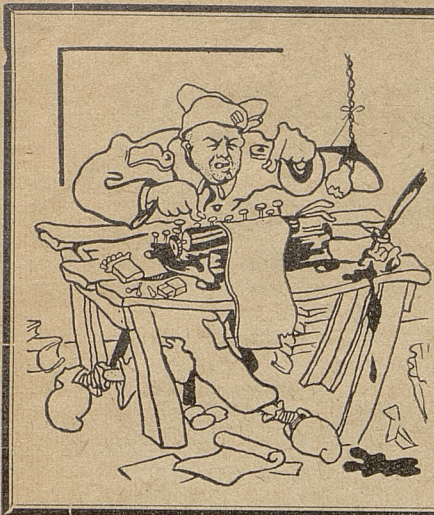
★

Versements effectués à la Caisse de l'O.F.A.

du 10 février 1944 au 29 février 1944

Kdos.	RM.	Kdos.	RM.	Kdos.	RM.
7	22,—	239	4,—	3293	45,—
22	21,50	240	9,14	3296	20,30
23	57,40	306	11,—	3462	45,—
24	22,70	308	16,20	3464 a	125,10
38	25,—	309	19,50	3481	41,25
46	4,50	310	18,—	3632	27,50
49	20,16	317	19,50	3652	22,—
55	14,—	1356	43,—	3653	33,—
103	44,—	1511	46,80	3659	100,—
105	69,50	1621	9,—	4077	12,—
112	10,70	2011	33,—	4285	25,—
114	9,—	2113	17,—	4288	17,—
125	44,—	2162	12,—	4315	40,60
133	13,—	2175	30,—	4456	152,63
134	15,—	2322	14,80	4616	20,—
201	4,—	2351	15,50	4617	35,—
209	71,—	2476	26,—	4635	25,—
212	17,50	2522	90,—		
221	5,42	3292	386,46		

Camp de Bathorn	810,00 RM.
Camp d'Oberlangen	23,50 RM.
Camp de Gr. Hesepe	15,00 RM.



Courrier

de

L'Homme de Confiance Français

AUBEPINES

J'ai fait l'autre nuit un rêve absurde. Partout, dans tous les camps, dans tous les kommandos du VI/C les hommes de confiance lisaient attentivement le « Canard », le conservaient jalousement et profitaient de ses conseils. Ils ne me posaient plus de questions saugrenues, car tous savaient que :

— La plupart des cas litigieux qui leur sont soumis par leurs camarades ont été tranchés dans ces colonnes.

— La « Relève » est pratiquement terminée en ce qui concerne les rapatriements. Les départs de novembre et de décembre 1943, — qui devaient avoir lieu en juillet et août, — ont épuisé le contingent des 100.000 libérations annoncées. De nouveaux accords ne sont pas prévus.

— Jusqu'à ce jour, le service allemand de l'« Arbeitsamt » a toujours été omnipotent dans la désignation des P.G. de Kommando susceptibles de bénéficier du rapatriement.

— Dès lors qu'un « duplicatum officiel » établi par le Service de Santé et validé par les soins du S.D.P.G. a été transmis aux autorités allemandes (O.K.W.), le rôle des organes français sur le plan individuel est terminé et aucune autre démarche n'est à faire.

— Chaque P.G. est inscrit à un Comité local et reçoit au minimum une moyenne de un colis par mois.

Tous les hommes de confiance étaient également persuadés que :

— Il est indispensable de ne traiter qu'une question par feuille.

— Il est inutile d'écrire sur les formulaires réglementaires (cartes ou lettres). Une feuille de papier quelconque suffit.

— Il est utile d'écrire lisiblement, d'être clair, bref et précis.

— Il est interdit de mettre l'adresse de l'homme de confiance principal sur les étiquettes (envoyées à sa demande expresse seulement) puisqu'elles sont retransmises à une Œuvre par les soins de la Poste.

Et je me disais : « Heureux homme de confiance principal ».

Mais, je vous l'ai dit, c'était un rêve absurde, et la montagne des paperasses inutiles, d'élucubrations hétéroclites, de demandes auxquelles il a été répondu cent fois, qui m'attendait au réveil me ramena à la dure réalité.

Tout de même, si Pâques, fête du renouveau, pouvait amener aussi un renouveau dans les habitudes des hommes de confiance ; si tu essayais de tenir compte un tout petit peu de ce que te dit le « Canard », si tu essayais de faire attention un tout petit peu à ce que tu fais et à ce que tu écris, mon camarade homme de confiance de Kommando, ça ne nous donnerait pas la classe, bien sûr, mais ça simplifierait bien des choses.

Ouverture de livret de Caisse d'épargne ou de compte en Banque

Je rappelle que tous les P.G. ayant l'intention de demander l'ouverture d'un compte à la Caisse d'Épargne ou en Banque, sur le territoire de la Métropole, peuvent s'adresser à moi, afin que je leur envoie le formulaire à remplir et signer.

Envoi d'étiquettes

Malgré les nombreux articles traitant cette question, des P.G. sans scrupule, plus habiles que nécessaires, n'hésitent pas à envoyer, en France, des étiquettes, au hasard, à des Comités, à des commerçants, à des industriels ou à des personnes charitables, qui ne les avaient pas invités à le faire, et qui transmettent ces étiquettes à la Direction du Service des P.G.

En raison du nombre considérable d'étiquettes qui lui parviennent la D. S. P. G. a décidé de les détruire à compter du 31 mars 1944.

De mon côté, j'ai jusqu'à ce jour adopté la solution qui ne risquait pas de léser mes camarades déshérités. Désormais je mettrai au panier toutes les étiquettes qui ne seront pas accompagnées d'une note indiquant la référence complète de la lettre autorisant l'envoi.

Propositions de citations à titre posthume

La D. S. P. G. me demande de faire établir par toute personnalité française qualifiée qui a été témoin des circonstances du décès, une proposition de citation à la mémoire de :

— Sergent CHAGNE Jean-Baptiste Pierre, Mle 13.957, du 15^e R. I., classe 1933, Mle 260, de la subdivision de Pau, décédé à ALSTATTE le 11. 9. 1940.

— Soldat ADOUE Jean, Mle 12.530, classe 1939, Mle 116, subdivision d'Auch, décédé le 18. 7. 43 à OLDENDORF près BAHUM.

Si les circonstances du décès donnent lieu à une proposition de citation, le rapport d'envoi mentionnera le lieu, la date, le jour et les circonstances de la mort, ou le fait ayant provoqué la mort, accompagné du libellé (date, nature et texte) de la citation.

Expédition des vivres de la Croix-Rouge (18^e TOUR)

15. 2. 44: Kreis Melle et Osnabrück I. — 17. 2. 44: Kreis Bentheim. — 24. 2. 44: Kreis Osnabrück II. — 1. 3. 44: Kreis Meppen. — 6. 3. 44: Kreis Aschendorf.

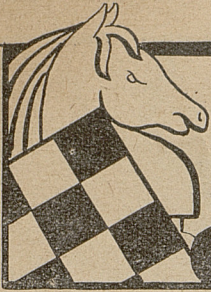
U. C. J. G. — Y. M. C. A.

Le représentant pour l'Allemagne de l'Y. M. C. A., Seminarstr. 2, SAGAN, N. S., me communique :

« De manière à assurer une utilisation et répartition adéquates des matériaux demandés à l'Aide au Prisonniers de Guerre des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens (UCJG/YMCA), et envoyés dans votre camp, nous nous permettons de vous informer que des demandes formulées par des P.G. particuliers, ne seront pas acceptées par nous sans la contre-signature de vous en tant qu'Homme de Confiance Principal. Nous préférons recevoir des listes de demandes de vous directement. Lesdites listes et la correspondance respective devront être transmises à notre bureau ici et non pas à notre siège central à Genève.

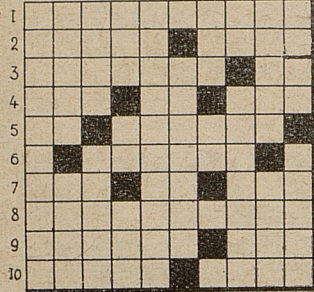
Comme vous le savez, le matériel remis à vos soins reste notre propriété. Ce matériel est destiné à servir la communauté dans votre camp. En cas que des décisions spéciales seraient à prendre en vue, veuillez consulter notre secrétaire visitant votre camp, ou communiquer avec notre bureau principal à Sagan.

Nous vous prions de bien vouloir mettre au courant le Camp et les Détachements de travail de cette manière de procéder. »



DISTRACTION

A B C D E F G H I J



PROBLEME N° 6

Horizontalement:

- Elle te protège.
 - Ce que fait pour s'exprimer notre nocturne gardien. — Se rendit.
 - Les nôtres nous portent sous d'autres cieus. — Au milieu d'un fleuve italien.
 - Moitié de l'agent de la maladie du sommeil. — Phonétiquement, emblème éternel du guerrier. — Salut romain.
5. Au coeur de la boisson nationale allemande. — Illusion d'optique.
6. Sorties de rien.
7. Ce n'est pas sa culotte, c'est son titre qui est à l'envers. — Le chef administratif de cette commune normande a un titre peu flatteur. — Choix.
8. On t'a dit naguère: «Les travailleurs civils français aideront ainsi leurs compatriotes prisonniers» (zut! dans mon émotion, je m'aperçois que j'ai mis en tête la dernière lettre du mot!).
9. Nue comme un oeuf. — Il y en a peut-être une où l'on vit encore en paix.
10. Celle du bal nous est depuis longtemps étrangère. — Héros romantique célèbre de Musset.

Verticalement:

- A. Un nouveau Silvio Pellico écrira-t-il sous ce titre ses mémoires de P. G.
B. Les cartes de rationnement lui sont un nouveau martyr. Début d'un chercheur d'or.
C. Officier religieux. — Nous y repasseront avant d'arriver à Paris.
D. Synonyme argotique de discipline. — Expression vocale de frisson. — Trois soeurs alphabétiques.
E. Terrible bégaïement.
F. C'en est une très dure que nous supportons.
G. Amoncellement. — Article ou pronom.
H. Pour nos femmes et nos mères ce mot prend une majuscule. — Germania du Sud-Est.
I. Un des plus célèbres citoyens phocéens. — Chacun de nous a le sien dans la comédie humaine.
J. L'heureux rapatrié s'agite ainsi dans la joie. — Ce que vous faites sapeurs du génie.

P. P.

SOLUTION DU PROBLEME N° 5

Horizontalement: A. Libération; B. Ocarina, Tu; C. Terreaux, El; D. Ba, lar; E. Lunes, Lie; F. Trappes; G. Assemblez; H. Eté, Ibis; I. Des, Tan, Fi; J. Es, Dételle.
Verticalement: 1. Loti, Aède; 2. Ice, Lestes; 3. Barbu, Ses; 4. Errante; 5. Rie, Ermite; 6. Anu, Sabbat; 7. Taxi, Pline; 8. Alpes; 9. Oteriez, FL; 10. Nul, Es, Pie.

CHOSSES CURIEUSES MAIS VRAIES...

- Dans le carton il y a du papier, dans le cuir il y a du carton.
- Dans les cigarettes il n'y a plus de tabac, à part quelques passages.
- Dans le pain il n'y a plus de farine.
- Il y en a, par contre, dans le chocolat.
- Si l'on pense que nous sommes tous «chocolats» et dans le «pétrin», en fin de compte tout se retrouve.

MAXIMES

Un prisonnier, c'est un peu comme de l'argent qu'on prête. Il part vite, mais il revient lentement... quand il revient.

PROVERBES

CEUX QU'ON SUIT :

- Qui dort dine.
- Un tien vaut mieux que deux tu l'auras.
- Charité bien ordonnée commence par soi-même.
- Pour vivre heureux, vivons cachés.
- Qui va piano, va sano.
- Noblesse oblige.
- Patience et longueur de temps...

CELUI QU'ON NE RESPECTE PAS ASSEZ :

- La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

CEUX QU'ON AIMERAIT :

- Qui a bu, boira.
- Le vin dissipe la tristesse.


CEUX QU'ON TROUVE AMERS :

- Qui va à la chasse perd sa place.
- Il ne faut jamais dire : fontaine, je ne boirai jamais de ton eau.

ET LE DERNIER, ADOPTE DE TOUS :

- Qui vivra, verra.

J. V.



Les recettes de Tante Hortense

Voici Pâques et ses œufs. Tante Hortense aurait été heureuse de pouvoir vous présenter quelques recettes sur les 361 manières d'accommoder tes œufs. Malheureusement, ici comme ailleurs, cette délicieuse denrée culinaire est bien rare. A part ceux qui en reçoivent dans les colis, on ne peut se permettre de faire des œufs farcis, des œufs en brochette ou tout simplement une omelette au lard.

Contentons-nous tout bonnement d'améliorer notre ordinaire.

Voici la recette de la **sauce à la béchamelle**.

Faites fondre votre margarine. Dès qu'elle est chaude, versez-y en pluie une bonne cuillère à soupe de farine blanche ou à défaut de pois chiches, ou encore de crème d'orge, etc. Remuez bien. Surtout ne laissez pas roussir. Versez-y ensuite, si vous avez la chance d'en avoir, un demi-litre de lait. Portez à ébullition et laissez cinq minutes à feu doux. Assaisonnez suivant votre goût. Avec cette sauce,

vous mettrez à réchauffer vos haricots de la veille ou vos pommes de terre cuites, et je vous promets un régal.

Beaucoup de cordons bleus d'occasion m'ont demandé la recette du **ragoût gefang**. C'est bien simple. Dans un grand plat faites revenir des oignons, de l'ail, de l'échalotte dans un bon morceau de margarine. Lorsque vos oignons sont bien roux, jetez en pluie une bonne cuillère à soupe de farine (n'importe laquelle pourvu qu'elle soit liante). Laissez roussir à nouveau d'un beau roux doré. Versez de l'eau chaude et portez à ébullition. Ajoutez-y deux ou trois Kub, du thym, du laurier, du sel, si les Kub ne sont pas suffisants, et du poivre. Ensuite, vos pommes de terre (marque S.D.) coupées en quatre viendront cuire dans ce roux. Lorsque tout est cuit, et si par hasard vous avez une boîte de singe, posez-la sur le tout, remuez légèrement pour ne pas briser la viande. Servez très chaud, et je vous promets.. une bonne indigestion.

UN CRIME AUX LAVABOS

(Récit presque policier)

La nuit était tombée depuis longtemps déjà, une nuit noire comme une encre d'avant-guerre... L'obscurité la plus complète régnait dans la baraque. Il était juste dix heures. Bien que le réveil à Totor fût arrêté, on ne pouvait s'y tromper, car on venait de couper l'électricité. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il faisait si sombre. J'ai dit qu'on ne pouvait s'y tromper, c'est faux et je m'en excuse. Beaucoup d'entre ces locataires à long bail l'ignoraient et dormaient déjà, écrasés sous le poids du labeur quotidien.

Le silence régnait en maître au-dessus de cette foule harassée qui, tout à l'heure, allait être emportée sur les ailes du rêve. Pas un bruit... L'on aurait pu entendre marcher une punaise, fût-ce sur la pointe des pieds.

Le silence... et la nuit...

Soudain une gamelle en aluminium tomba et fit vibrer des sonorités étranges dans cette baraque endormie.

Quelqu'un cria : « Vos gueules là-dedans ! »

Il avait tort. Personne n'avait parlé. Seul, l'écho répétait encore le bruit cascading de la gamelle.

Deux minutes après, peut-être trois — qui sait ? — tout était revenu dans l'ordre et le souffle puissant de Loin-du-Ciel planait au-dessus des maigres et ordinaires respirations de ses voisins.

... 10 heures et quart... Quelqu'un se lève à tâtons. Deux sabots martèlent lentement l'allée centrale.

Les sabots : Pon... Pon...

L'écho (à contre-temps) : Pon... Pon...

Ils se rapprochent peu à peu des lavabos. Une forme se dessine vaguement au-dessus. Un homme, sans doute. La silhouette en question atteint la porte, l'ouvre avec précaution et disparaît.

Que va-t-il se passer ? J'écoule, retenant ma respiration d'une seule main (j'ai un panaris à l'autre). Attention... Un bruit de robinet qui coule un instant et qu'on referme... A quelle besogne s'attarde-t-il dans l'ombre complice de la nuit ?

La porte grince. Voilà l'homme qui revient et passe devant moi. J'entends son souffle court. Il pousse un grognement et murmure sans me voir :

— Ah ! cette bière !... cette bière !

— Quoi, m'écriai-je dans le capiton de mon fors intérieur, une bière, ici, aux lavabos ? Quelqu'un serait-il mort ? Ou alors ?... Quelle affreuse idée me traverse l'esprit ! Si l'homme avait tué et venait de cacher un cadavre dans une caisse à biscuits ?

Lorsqu'on s'affole, on ne réfléchit pas. L'idée initiale vous maîtrise la raison en un rien de temps, et je ne pensai pas tout de suite qu'il était aussi impossible de faire un cercueil d'une caisse à biscuits que de manger un bifteck à

l'ordinaire. Il faut voir comme je l'ai vu dans quel état arrivent ces caisses pour s'en rendre compte. Mais, je l'ai dit, j'étais affolé.

Je bondis, m'élançai et cours aux talons de l'ombre aux sabots noirs et, m'embrochant au tabouret de Coucou, je m'affale de tout mon long en ayant soin de renverser toute une théorie de casseroles pour faire plus de bruit.

Je me relève aussitôt, juste à temps pour recevoir un soulier, du 43 environ, en plein sur l'œil gauche, tandis que de tous côtés on m'abreuve d'insultes qui m'atteignent moins douloureusement que la pointure précitée.

— Quel est l'idiot qui fait du boucan ?

— La ferme, hé, dégourdi !...

— Ah ! là là !... C'est Gomez, je parie...

— Chut !

— Chut !

— Chut !

Et ces mille chuts qui se répondent, sautent de l'une à l'autre allée, partent et se rejoignent ; ces mille chuts qui se croisent et se décroisent en d'audacieux entrelacs s'enmêlent et se démêlent, se heurtent ou s'évitent, tous ces mille chuts qu'on vocifère font un vacarme infernal.

Malgré tout cela, je reste calme. Il fait tellement noir que je ne peux y voir décentement rouge sans attenter aux convictions les plus fortement établies de la plupart de mes camarades. Tout juste si je sentis mon front se rembrunir, mais personne ne le remarqua.

Je n'avais pas mon homme, mais toute la chambrée était réveillée, résultat rapide et inconscient dont aurait pu me jalouser le chef de baraque si ce n'était un saint homme.

Quand le parti de ceux qui criaient de ne pas crier l'eut emporté sur celui qui criait après moi, le silence fut rétabli. Sûr, alors, de mon petit effet, je lançai :

— Un mort ! Il y a un mort aux lavabos !

— De quoi ?

— Non ! Mais tu rêves !

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Il y a un mort aux lavabos, répétais-je.

— T'es fou ?

— Mais non, affirmai-je un peu étourdi, même que le dernier qui sort des lavabos en parlait.

— Répète un peu pour voir, cria soudain cette voix que j'avais entendue murmurer dans l'ombre, cette voix sourde qui ne l'était plus, que je reconnaîtrai entre mille (là, c'était plus facile, nous n'étions que 87).

— Oui, c'est toi, j'en suis certain...

— T'es pas jobard, p'tit tête ?

— Et à quoi elle te sert alors, cette bière dont tu parlais ?

— A faire p..., hé, andouille !

J. V.

Billet du Stalagué

SOLITUDE

Ne vous effrayez pas à la lecture de ce titre. Je n'ai pas l'intention de vous affliger d'un poème sentimental et pleurnichard. Mais j'ai relevé (moi aussi !), dans la dernière lettre de ma marraine de guerre, cette phrase naïve : « Comme vous devez vous sentir seul, loin des vôtres et de votre patrie. Cette solitude doit vous peser et vos pensées doivent alors quitter votre camp, s'envolant de ces barbelés qui bornent, hélas, votre horizon... »

Vous voyez ! elle est gentille, ma marraine ! Avec ça un brin de poésie... C'est d'ailleurs une jeune fille très bien. Elle est institutrice... Mais enfin, n'empêche que ces mots, au lieu de m'émouvoir jusqu'aux larmes m'ont un peu amusé.

Solitude ? On voit bien que vous n'êtes jamais entrée dans une baraque pleine à craquer, mademoiselle (heureusement pour vous !) et que vous ne connaissez pas ce bruit de foule troué de cris et de bruits discordants dans une atmosphère saturée de fumée et de poussière. Evidemment nous sommes isolés du monde, mais mille isolés, ça ne donne aucunement l'impression de la solitude, fichtre non !

Essayez de lire tranquillement sur un banc. Si vous ne recevez pas vingt tapes sur le dos l'espace d'un chapitre de roman policier, vous avez de la chance. Et le soir ? Ces poursuites effrénées, ces mandolines et ces harmonicas. Une vraie fourmilière où les fourmis chausseraient des sabots. On y chahute comme des gosses parmi les protestations des vieux garçons qui se couchent avec les poules (expression à prendre dans un sens très large). Ce sont ceux-là d'ailleurs qui se lèvent si tôt et font un tintamarre dix fois plus énervant que celui du clairon, ce qui n'est pas peu dire...

Jusqu'en ces lieux intimes et retirés où les conversations continuent leur train et où l'on apprend les plus surprenantes nouvelles.

Ah ! non, je vous en prie, marraine, parlez-moi plutôt de cette solitude à deux que nous connaissons peut-être...

Si vous êtes patiente...

Et si j'arrive entier !

Le Stalagué n° 2.



LES BEAUX DIMANCHES DE... BATHORN!

Dimanche, le jour où la captivité pèse un peu plus encore que les autres jours peut-être. Il faut passer le dimanche, ne pas avoir trop d'heures creuses où l'esprit inoccupé vagabonde et où le cafard immanquablement vous agrippe. C'est le souci constant de quelques camarades de bonne volonté qui, groupés avec les représentants du théâtre, du centre d'études, des sports, autour de l'Homme de Confiance constituent le Comité des Loisirs. Mot pompeux, moyens bien réduits. L'équipe n'est pas nombreuse et il y a tant de difficultés à vaincre. Pourtant les dimanches vides sont rares à Bathorn. Jugez plutôt :

... **LA PART DU CENTRE D'ETUDES:** Le dimanche 13 février Hassoun nous donna au piano un nouveau concert Chopin présenté et commenté par Giblat qui souligna fort heureusement les divers aspects du génie du grand compositeur. Une fois de plus nous avons pu apprécier le doigté très sûr et la profonde sensibilité d'Hassoun dont le talent, en réels progrès, s'affirma en particulier dans le Scherzo final. Un très bon concert.

Ce fut par ailleurs une conférence originale que celle de Nahmias et Génion le 20 février. Nahmias-propriétaire et Génion-jockey, tous deux en costumes appropriés, évoquèrent dans un dialogue pittoresque et documenté les principaux aspects de la vie du turf. Ils essayèrent même de nous faire vivre les péripéties d'une course à Maisons-Laffite, et ma foi, ils y réussirent parfaitement. La salle comble ne leur ménagea pas les applaudissements.

Signalons dans des genres tout différents :

Le samedi 12 février la causerie de Pierre Génion sur «le continent noir».

Le dimanche 5 mars celle de Gaston Pianet sur «le fromage de gruyère et sa fabrication».

Et le dimanche 12 «Tu seras avocat» par notre conseiller juridique Pierre Portal.

Enfin le 19 la conférence prévue, celle de Lemaire: «Tu seras voyageur de commerce» ayant dû être retardée, Génion encore, tout dévoué au centre d'études, nous parla des «méthodes coloniales françaises.»

— **LES SPORTS:** Chaque dimanche a son match de football ou de basket. Bien entendu le fait que ce sont toujours les mêmes sélections qui s'affrontent enlève un peu d'intérêt à ces rencontres. Cependant, nous assistons de temps en temps à de beaux petits matches. Le 6 février, le comité des Loisirs avait prévu un omnium. Il fut en tous points réussi. Football, basket, ping-pong en furent les plats de résistance où 24 camarades se dépensèrent sans compter. Pour terminer, nous eumes la primeur de 2 exhibitions de boxe dont une très spectaculaire avec le concours de Démarest et Krumeich. (F. F.)

— **LE THEATRE:** Pour le 27 février c'est au théâtre que nous devons trouver notre distraction dominicale. En effet, ce jour-là la scène de Bathorn nous offrait: «Durand et Durand», comédie en trois actes de Maurice Ordonneau. «Durand et Durand» est un vaudeville, sans plus, mais un bon vaudeville, bien dans la tradition du Palais Royal. On rit, on rit pendant deux heures de toutes les complications qui surviennent dans la vie de ces deux cousins dont l'un est brillant avocat au Barreau de Paris et l'autre simple épicier dédaigné par tous. De la pièce elle-même rien à dire. C'est du classique dans le genre. Par contre il y a lieu de signaler les mérites de ceux qui ont participé à l'interprétation et à la mise en scène. Une fois de plus, ils nous ont donné du très bon théâtre amateur. C'est Lemaire, toujours égal à lui-même, qui tenait le rôle de Coquardier; Villecrose qui a su interpréter le rôle de Durand épicier; Baillehache, élégant avocat en voie de célébrité; Lopez dans le rôle de Javanon, professeur de diction devenu légue; Nahmias dans le rôle de l'huissier, Giblat dans celui de Charvet et Piétroit dans celui de Théodore. Du côté «femmes», Hortense a obtenu un gros

succès dans le rôle de Madame de la Haute Tourelle, future belle-mère peu commode ainsi que Bouzy dans le rôle de la demi-mondaine Paquerette. Cuaz, Wéry et Godtschalck apportaient leurs «charmes» aux rôles respectifs de Louise, Irma et Clarisse. Félicitations à Giblat et Hortense pour les trois beaux décors ainsi qu'à l'orchestre Potvin. Grâce à tous, nous avons passé un bon dimanche à Bathorn.

(C. M.)

— Ce que l'on pourrait appeler: «LES SOIREES BON ENFANT» où l'on passe un moment dans la salle de théâtre à boire de la bière (au profit de l'O.F.A.) et à assister:

le dimanche 20 février, par exemple, à une «simultanée» de dames où Lemaire notre directeur de théâtre qui fut aussi champion de Lille de dames, battit fort joliment les quelques 20 adversaires qui lui furent simultanément opposés.

le dimanche 12 mars à un match de ping-pong qui mit aux prises nos vedettes habituelles.

Enfin le 19 mars, à une audition de disques choisis présentée par Giblat.

«Mais ces gens là ne font donc que se distraire, dira quelque part en France ou ailleurs, quelque vertueux héros en pantoufles. Ils ont bien de la chance». — «Faites excuse, mon bon monsieur, les Prisonniers font aussi autre chose dans les camps et dans les Kommandos, et c'est bien pour cela que se distraire, pour eux, n'est pas un luxe, mais une nécessité, une nécessité absolue que vous comprendriez si vous aviez passé seulement 4 semaines là où ils achèvent leur quatrième année.»

L. C.

L'ACTIVITE DU KOMMANDO 4318

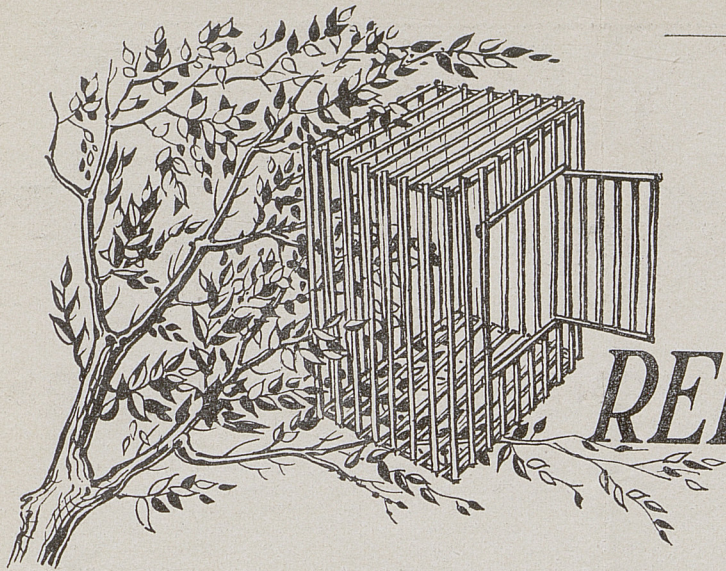
Théâtre: Toutes les trois semaines environ, nous avons une séance où les auteurs, acteurs, organisateurs, machinistes et décorateurs se donnent à fond pour nous distraire. Nous ne citons pas les noms, leur modestie en souffrirait trop.

Sports: Le football et le volley-ball sont momentanément arrêtés à cause du mauvais temps. Plusieurs matches sont déjà conclus avec d'autres kommandos mais n'ont pu avoir lieu par manque de balles; aussi, les jeux de cartes, de dames, d'échecs, sont très en vogue.

Manifestations du Mardi-Gras: A l'occasion du Mardi-Gras, le Comité des loisirs avait organisé une double manifestation. Tout d'abord deux courses de chevaux avec obstacles réunissant six écuries réputées et auxquelles le public local collaborait suivant la formule du P.M.U. Cette innovation obtint un bon succès. Un peu plus tard eurent lieu sur la scène des tours de chant. Sabatier chanta: «Ça sent si bon la France», «Le Trait d'Union». Hérault: «Les barbelés». Evrard: «Madame la Marquise». Entr'acte: crêpes et café.

Notre orchestre-jazz Peter se compose d'un violon, d'un accordéon (le dur Justin peut faire mieux!), de Dutto à la guitare, Sabatier à la mandoline, du trompette Hérault et d'Evrard au micro. Devant ce succès, chaque dimanche après-midi nous avons notre concert. Le soir se termine par l'heure du Caf'Conc'. Et nous nous couchons, heureux que ces distractions aient pu faire oublier un moment à nos camarades leurs soucis et leurs peines.

René Rémaut.



RENOUVEAU

La scène se passe sur le quai d'une gare : « La Haye Pesnel », en Basse Normandie, l'année 194 ? La guerre est finie, les prisonniers rentrent. Cinq heures du matin ; le jour se lève ; une femme seule attend... Le sifflet d'un train traverse l'aurore et bientôt le train départemental s'arrête, tout essoufflé des quelques kilomètres fournis. Un soldat en descend :

« Allez, salut les gars, bon voyage. Pour moi, me v'là arrivé. A bientôt, Martin ! Je tâcherai de te voir à la foire Saint-Michel... » (Il aperçoit la femme et vite court vers elle.)

« Marie ! Ben, je ne m'attendais pas à te trouver à la gare. T'as donc bien reçu mon télégramme ?... Mais nous restons là comme deux piquets à nous regarder ; on va bien s'embrasser tout de même ! Là... là... Et encore un coup. Ça faisait bien longtemps que ça ne nous était arrivé, hein ! la mère ?

Ben, qu'est-ce que t'as à présent ? V'là que tu pleures ? Toi qui as été si vaillante quand je suis parti à la guerre, tu pleures quand j'en reviens ? Tu dis ?... T'es trop heureuse, c'est pour ça ? Faut pas, Marie, faut pas, ou bien... moi aussi j'vais chialer.

Allons, viens, sortons de cette gare, il me semble encore que j'y suis prisonnier.

Et le Pierrot ? Il n'est pas venu avec toi ?

Ah ! oui. Tu n'as pas voulu le réveiller. C'est vrai, c'est bien tôt. Aussi, vite en voiture, car j'ai hâte de le voir, mon gars. Il est costaud, hein ?

Voilà la voiture. Tiens ! tu ne m'avais pas dit que t'avais acheté un nouveau cheval. La grise était pourtant encore jeune quand je suis parti. On te l'a prise pendant l'évacuation ? Alors, pourquoi tu ne me l'as pas écrit ? Pour que je n'aie pas de souci de plus ? Tu sais, j'en ai tellement eu qu'un peu plus, un peu moins... Enfin, c'est passé, t'as peut-être bien fait, après tout.

Donne-moi les guides que je vois comment il va, celui-là. Los ! Allons bon, me voilà encore là-bas ! Hue, Pomponne !

Ça fait tout de même plaisir, tu sais, de mener une voiture qui est à soi. Avec ça que là-bas il y avait des carrioles à quatre roues, c'était le diable à faire tourner. Allons, Pomponne !

Qu'est-ce que tu dis ? Tu voudrais que je te raconte ? Quoi ? Toutes ces années de chien ? La misère, ça ne se raconte pas, va ! Nous avons tous été pareils et tu l'as sûrement entendu raconter déjà vingt fois. La guerre ? D'la boue, des marches à s'user les jambes, des contre-ordres, jamais

de but. Prisonniers ? Encore des kilomètres, la faim, et après ça, les jours, les mois, les années, tous les mêmes à attendre ce qui n'arrive jamais. Et les idées qui te roulent dans la tête, des choses que t'avais presque oubliées et qui reviennent. Tiens, le soir, quand tous dormaient, je repensais au temps où l'on s'est connu, tous deux, quand t'étais bonne chez Maître Jeanne, et moi domestique. Et quand on s'est mis sur la ferme. Puis, un jour, on a pu l'acheter. Ce qu'on a trimé, dis, pour payer ? Je me disais : A quoi cela t'a servi tout ça ? Es-tu plus avancé, maintenant ? Avec tout cet argent, t'en aurais eu du plaisir et t'en aurais au moins profité. Alors j'en aurais pleuré...

Mais dis donc, elle va bien, cette jument ! Nous voilà presque arrivés. Je vois déjà le toit de la ferme. Mais maintenant ce n'est plus en rêve. Hue ! Pomponne ! Vas-y, ma vieille !

Nous y voilà. Vite ouvrons la porte que je revois tout. J'y ai si souvent pensé. Mais... Mais... Mais qu'est-ce que tu fais là, polisson ? Notre Pierrot s'est levé dès qu'il a entendu la voiture. Qu'il est beau dans sa longue chemise ! Veux-tu vite couler tes sabots. Tu vas attraper froid sur le ciment. Viens embrasser ton papa, grand drôle ! Dame, il est costaud, le gars. T'es presque un homme, déjà. Tu veux toujours aider, paraît-il ? Et puis, tu vas à l'école. T'en apprends des choses... C'est beau, hein, l'histoire ! Dire que je viens d'aider à en écrire une page ! Mais qu'est-ce que je te dis là. Tu es encore trop petit pour comprendre.

N'empêche mon gars que, quand ta mère et moi nous serons partis, pas bientôt je l'espère, t'iras dans les terres et sûrement au moins une fois tu te diras : tout ce bien, je n'ai pas eu grand mal à l'avoir. Ce n'est pas comme le père et la mère qui se sont bien privés de bien des joies que j'ai moi. Ils ont résisté à tout : aux mauvaises années, à la fatigue, au découragement, à la guerre. Plusieurs années, la mère, qui n'est pas bien forte, a fait tout le travail toute seule : labourer, biner, faucher, pour que le père en rentrant retrouve le bien intact. Et alors, même si tu es devenu un homme égoïste, tu seras forcé de dire : la mère, c'était une rude femme !...

Mais je me mets à faire des discours maintenant. Marie, si tu allais me chercher une bouteille de boire bouché, de celui que j'avais pilé avant de partir. J'aimerais mieux ça que du café...

Ça c'est pétillant, au moins, c'est coloré, c'est du cidre, au moins... A nos amours, Marie !... »

P. FRANÇOIS, K° 3429.

A travers les barreaux

PAYSAGE TRISTE

L'aile des vents marins effleure la bruyère
En berçant mollement la robe des bouleaux;
Les marais miroitants sont autant de bijoux
Parcourus d'oiseaux blancs et de brume légère.

Un discret clapotis se meurt dans les roseaux;
Errant, mon esprit suit le cours de ses chimères,
Mes yeux cherchent en vain la belle de naguère
Qui chantonait toujours sous des cieux plus beaux.

De cet ennui sans fin, à l'horizon lointain
Montent les souvenirs — heures mélancoliques
Où vogue mon exil, où coule mon destin. —

Mais oublieux des maux d'une âme nostalgique,
Mon rêve s'enrichit de tous les lendemains
Que je vivrai joyeux en mon pays gallique.

J. D.

LES POMMIERS SONT EN FLEURS

Les pommiers sont en fleurs; le ciel est bleu, la terre
A repris sa parure et ses jeunes couleurs.
Adieu les jours mauvais! Adieu l'hiver austère!
Le printemps est venu; les pommiers sont en fleurs.

Les pommiers sont en fleurs... Ah! Que ma Normandie
Doit être belle à voir de ses riants plateaux,
Avec ses longs chemins venant de Picardie,
Bordés d'arbres fleuris aux flancs des verts coteaux.

Là, le soleil plus clair, dans les cieux plus limpides,
Met dans l'air plus de joie et plus d'éclat aux yeux.
Le brouillard matinal montant des fonds humides
Met dans chaque vallée un arc-en-ciel joyeux.

Là, les troupeaux parqués dans d'épais paturages
Trouvent une herbe tendre et pleine de saveurs;
Les bœufs, gras et repus, insouciantes et sages,
Vous regardent passer de leurs gros yeux rêveurs.

Là, les gens sont heureux; là, le bon cidre coule,
Et l'on choque son verre, et l'on parle d'amour,
Et l'on chante, et l'on rit, et le temps qui s'écoule
Apporte le bonheur un peu plus chaque jour.

Qu'il est dur, loin de toi de vivre, ô Normandie,
Toi dont le souvenir hante mon horizon!
Te reverrai-je un jour, ô campagne bénie?
Tes pommiers sont en fleurs... Et je suis en prison.

Maurice Biget (ex-stalag VI/C)

IMAGES D'AVRIL

Avril fait scintiller des perles sur les branches
Et jette dans les cœurs les frissons de vingt ans.
Près de la mousse tiède éclosent des fleurs blanches,
Le ciel devient plus bleu. Partout, c'est le printemps.

L'église a revêtu la robe d'épousée
Et des parfums d'encens embaument les saints lieux.
Christ est ressuscité! Et la strophe sacrée
Comme une flèche d'or s'élançe vers les cieux.

Un sourire léger, léger comme la brise
Vient effleurer, rêveur, le front du Prisonnier.
Un bruissement très doux le berce et puis le grise,
L'aile de la colombe au rameau d'olivier.

Henri Doumenc, K° 3602

A MA FILLE !

Dans l'air pur du matin les cloches carillonnent;
Le soleil, au Levant, risque un premier rayon;
Un zéphyr frais et doux s'amuse en tourbillon;
La nature s'éveille. Au clocher, Pâques sonnent!

Les arbres et les fleurs, le soleil et les sources,
Les oiseaux gazouillant leur plus jolie chanson,
Tout ici bas est joie! Du printemps le frisson
Passe et laisse en nos cœurs une chaleur très douce.

Mais mon âme est inquiète; en secret elle pleure
Lasse d'attendre en vain un jour tant espéré,
Un jour auquel, mon Dieu, j'ai si souvent rêvé:
Celui qui me verra entrer dans ma demeure...

Lorsqu'elles sont parties, que tu les vis passer,
Ton petit cœur, chérie, leur dit une prière.
Tu espérais aussi. Ta confiance dernière
Tu l'a leur envoyas de tes doigts enlacés.

Et tu leur demandas de bien faire un détour
(C'est si peu pour la main de notre Auguste Maître)
Tu brûlais, ma chérie, du désir de connaître
Ce papa espéré. Tu voulais son retour.

Ton souhait est resté, comme tant d'autres, vain,
Car les cloches sont là! Tu es toute pensive!
Une larme scintille à ta joue, et, craintive
Tu serres un peu plus de ta maman la main.

Ecoute bien, pourtant, dans l'air ce joyeux son!
Tout, en lui, dit la joie, l'amour et l'espérance.
Un matin, il dira la fin de la souffrance
Comme il chasse à présent la mauvaise saison.

Car, ma chérie, le son des cloches ne ment pas.
Alors, avec le jour naissant, la vie nouvelle
Reprendra pour nous tous, et l'heure la plus belle
Sera pour moi, chérie, quand tu diras «papa».

X..., K° 3841